La philosophie et la littérature contemporaines abondent en lamentations sur le poids que nous impose la vie en société, les frustrations qu'entraîne notre condition sociale et les moyens auxquels nous pouvons recourir pour en souffrir le moins possible. Dans son drame *Huis clos*, Jean-Paul Sartre a lancé une formule célèbre, mille fois reprise depuis : « L'enfer, c'est les autres. » En ce sens, le paradis serait la solitude ou l'isolement (qui sont évidemment loin d'être la même chose). Le thème de I'« incommunicabilité » apparaît aussi sous les formes les plus diverses dans des essais, des romans, des poèmes, etc. Parfois il s'agit de pleurer la perte d'une communauté de sens qui est censée avoir existé dans les sociétés traditionnelles et que l'individualisme moderne aurait ruinée ; mais, dans d'autres cas, cela semble venir de cet individualisme même, qui se considère incompris par les autres dans ce qu'il a d'unique et d'irréductiblement « spécial ». D'autres auteurs déplorent ou attaquent les limitations que la vie en société impose à notre liberté personnelle : nous ne sommes jamais ce que nous voudrions réellement être, nous ne sommes que ce que les autres exigent que nous soyons ! Et certains proposent des stratégies de vie pour que le collectif ne dévore pas totalement notre intimité : collaborons avec la société tant qu'elle nous est profitable et sachons nous en dissocier quand cela nous semble opportun. En fin de compte, comme l'a dit un jour la fringante Mrs Thatcher[[1]](#footnote-0), la société est une vue de l'esprit et seuls existent vraiment les individus...

Ces protestations, cette méfiance ne manquent pas d'arguments recevables. Les sociétés de masse modernes tendent à dépersonnaliser les relations humaines, qui sont devenues pressées et bureaucratiques, c'est-à-dire très « froides », si on les compare avec la « chaleur » immédiate des anciennes communautés, moins réglées, moins populeuses et plus homogènes. En revanche, elles favorisent la possibilité de contrôle gouvernemental ou simplement social sur les conduites individuelles, toujours plus surveillées et obligées de se soumettre à un certain nombre de normes communes... quoique cette dernière forme de tyrannie n'ait jamais manqué non plus dans les petites communautés prémodernes ! Du fait de ce contrôle, trop de citoyens ne tirent que peu d'avantages de la vie en commun et subissent la misère et l'abandon. Et surtout, notre siècle a connu des exemples effroyables de la teneur totalitaire que les collectivismes dictatoriaux peuvent exercer sur les personnes. Tant de maux finissent par faire oublier à quel point la sociabilité n'est pas seulement un fardeau extérieur qui s'impose à notre autonomie, mais aussi une exigence de notre condition humaine sans laquelle il nous serait impossible de développer cette même autonomie dont nous sommes, à juste titre, tellement jaloux. Sans vouloir porter la contradiction à Mrs Thatcher, il semble évident que les sociétés ne sont pas simplement un accord plus ou moins temporaire, plus ou moins satisfaisant, auquel arrivent des individus rationnels et autonomes, mais que ce sont au contraire les individus rationnels et autonomes qui sont de remarquables produits de l'évolution historique des sociétés, à la transformation desquelles ils contribuent à leur tour. Comment pourrait-il en être autrement ?

Les autres sont-ils l'enfer ? Seulement dans la mesure où ils peuvent nous rendre la vie infernale en nous révélant — parfois de façon inconsidérée — les failles du rêve libertaire de toute-puissance que notre manque de maturité et notre suffisance se complaisent à imaginer. Vivons-nous nécessairement dans l'incommunicabilité ? Certainement, si par « communication » nous voulons dire que nous attendons des autres qu'ils comprennent aussi spontanément et aussi exhaustivement que nous tout ce que nous croyons exprimer ; mais cette incommunicabilité n'est que très relative, si nous acceptons que demander qu'on nous comprenne n'est pas la même chose que nous faire comprendre, et que la première condition d'une bonne communication doit être de faire un effort pour comprendre celui-là même dont nous demandons qu'il nous comprenne. Les autres et les institutions que nous partageons avec eux limitent-ils notre liberté ? Peut-être faudrait-il poser la question différemment : cela a-t-il un sens de parler de liberté sans référence à la responsabilité, c'est-à-dire à notre relation avec les autres ? Est-ce que ce ne sont pas précisément les institutions — à commencer par les lois — qui nous révèlent que nous sommes libres de leur obéir ou de les défier, comme de les établir ou de les révoquer ? Même les abus totalitaires ou simplement autoritaires servent, au moins, à mieux comprendre — dans la résistance contre eux — les implications politiques et sociales de notre autonomie personnelle.

Fernando SAVATER, *Penser sa vie*, *Une introduction à la philosophie*, Chapitre huitième « Vivre ensemble », pp. 212-215, Points Seuil 2000

**RÉSUMÉ DE TEXTE  
(10 points)**

Vous résumerez le texte en 100 mots (± 10 %).

*Vous délimiterez par une barre oblique bien nette chaque tranche de 20 mots et indiquerez à la fin du résumé le nombre total de mots utilisés.*

**DISSERTATION  
(10 points)**

L’auteur évoque « les limitations que la vie en société impose à notre liberté personnelle : nous ne sommes jamais ce que nous voudrions réellement être, nous ne sommes que ce que les autres exigent que nous soyons ! » (Lignes 11-13)

Dans quelle mesure votre lecture des œuvres du programme vous permet-elle de souscrire à ce jugement de Fernando SAVATER ?

Corrigé du résumé Savater

Analyse et structure

§1 : l’auteur part d’un constat : il est devenu courant de se plaindre de la société, de ce qu’elle nous impose comme souffrance et comme contraintes : on se sent incompris, on ne peut pas faire tout ce que l’on veut. *[Attention, cette critique de la vie en société doit être mise à distance, elle est discrètement dévalorisée par l’auteur qui emploie l’ironie, qui ne la reprend pas à son compte (“pleurer la perte d’une communauté de sens qui* est censée *avoir existé…” “individualisme qui* se considère *incompris…”). De même, il est inutile ici de reprendre les exemples, purement illustratifs]*. La **conséquence** en est une attitude égoïste, qui veut profiter des avantages de la société sans en subir les conséquences.

§2 : débute par une **concession** : il est vrai que les sociétés modernes se caractérisent par plus de contrôle et moins d’échanges directs (même s’il ne faut pas idéaliser les sociétés d’autrefois, qui pouvaient être très oppressantes également), et l’exemple des régimes totalitaires a montré jusqu’où certaines communautés pouvaient aller dans la volonté de contrôle de leur population.

Mais (ici est le **tournant du texte**, la thèse de l’auteur) on ne doit pas perdre de vue que l’on ne peut se passer de la société, qu’elle nous construit en tant qu’homme, capable de raisonner

§3 : **Conséquence** : Réponses aux critiques contre la société évoquées en §1 : les autres nous gênent oui, mais parce qu’ils nous révèlent notre insuffisance que l’on ne veut pas accepter. On aimerait être mieux compris, mais peut-être faudrait-il nous-mêmes chercher à mieux comprendre les autres. La vie en société impose des limites à notre liberté, mais nous fait prendre conscience de notre responsabilité, et de notre capacité à exercer cette liberté face à des lois plus ou moins justes.

**Thèse : l’auteur critique ceux qui critiquent la société. Il veut faire comprendre qu’il est immature et égoïste de se plaindre d’être contraint ou incompris sans prendre conscience de la nécessité de la vie en groupe et de ce qu’elle nous apporte.**

Corrigé

Beaucoup aujourd’hui reprochent à la société d’être trop contraignante : elle nous empêche d’exprimer notre personnalité et est liberticide. Il faudrait **donc** ne considérer de la communauté que ce qu’elle peut nous apporter. (35)

**De fait**, les échanges deviennent parfois formels, administratifs, dans nos sociétés complexes, et la technologie renforce les possibilités de contrôle, les sociétés totalitaires en ont été un exemple extrême. (29)

**Cependant** la vie sociale n’est-elle pas nécessaire à notre épanouissement en tant qu’homme, y compris **en** nous confrontant à nos limites, en nous obligeant à tenir compte des autres, et en exerçant notre capacité à faire des choix face à ses exigences ? (45)

Barème pour l’autocorrection

Sur 20 :

* enlever un point par idée manquante (sur les 11 soulignés), 5 points s’il s’agit d’une idée essentielle (surlignée), 2.5 points par connecteur manquant (sur les 4 en gras), 2 points au minimum par contresens.
* Enlever deux points s’il n’y a pas de paragraphe, jusqu’à 4 points s’il y a trop de fautes ou des erreurs de syntaxe.
* Enlever jusqu’à 4 points par phrase peu claire voire incompréhensible

Corrigé de la dissertation

Des auteurs comme Bourdieu, ou plus récemment Didier Eribon ou Edouard Louis, ont montré la difficulté d’échapper au déterminisme social : notre culture d’origine nous impose bien souvent, sans que nous en ayons toujours conscience, des comportements et des valeurs. Ainsi, comme le relève Fernando Savater, il semble qu’il existe des « limitations que la vie en société impose à notre liberté personnelle : nous ne sommes jamais ce que nous voudrions réellement être, nous ne sommes que ce que les autres exigent que nous soyons ! » Vivre avec d’autres, intégrés dans un ensemble social comme celui de notre famille, de notre milieu, de notre pays, exige que nous suivions des règles communes qui semblent nous priver d’une liberté pleine et entière : nous ne pouvons pas faire tout ce que nous voudrions. Mais, au-delà de ces “limitations”, la citation suggère que la pression sociale conduirait à étouffer notre personnalité, nos désirs, pour nous soumettre aux attentes du groupe. Le constat ici est très radical, comme le souligne l’emploi des verbes “imposer” et “exiger” qui expriment une contrainte très dure, mais aussi l’adverbe “jamais” qui implique qu’il n’y a aucune possibilité d’échapper à cette oppression. Pourtant, il semble que l’individu a une responsabilité dans la manière dont il accepte ou non de se soumettre aux injonctions de la masse, certains se montrant capables d’y résister et d’afficher une forme de dissidence. De plus, il est sans doute possible de distinguer entre des communautés normatives et d’autres plus libérales, qui offriraient plus d’espace d’expression à ses membres. Nous nous demanderons donc s’il est possible, et à quelles conditions, d’échapper au conformisme induit par la vie en société. Dans une première partie nous verrons que toute société implique un certain renoncement à une liberté individuelle sans limite, puis nous étudierons la manière dont ces limites n'entraînent pas forcément une soumission totale de l’individu.

1. 1. la société limite notre liberté : vivre en groupe nécessite l’acceptation de règles communes, cf. ch 16 du *Traité théologico-politique* de Spinoza : l’homme par nature cherche à assouvir ses désirs, et rien ne le limite si ce n’est sa “puissance”, c’est-à-dire ses forces, ses capacités. Cependant si chacun se laisse ainsi conduire par ses passions, chacun vit “dans la crainte” et “très misérablement”, rien n’est sûr, les autres représentent une menace. Les hommes choisissent donc de se donner des règles et de transmettre leur “droit naturel” à un “souverain”, c’est-à-dire une puissance modératrice qui représente l’état et fait respecter l’ordre.

ex de l’ordre qui règne à Thèbes dans laquelle Etéocle impose une loi : il commande par exemple aux femmes de se calmer pour ne pas provoquer de panique. Pour que la ville soit défendue et que tous soient sauvés, il faut que sa parole soit respectée, sous peine de mort.

ccl : On ne fait pas ce qu’on veut, règles de vie en commun pour garantir l’ordre, et la sécurité

2. nous ne sommes que ce que… : la communauté dans laquelle on vit et on grandit nous pousse, plus profondément, à adopter certaines valeurs, ou même certains comportements, qui finissent par nous définir cf. Spinoza qui décrit à quel point la vie des Hébreux est dominée par la Loi, qu’ils étudient et qu’ils mettent en pratique, dans tous les aspects de leur vie : leur travail, par exemple, les semailles ou les récoltes, mais aussi leurs jours de fête, sont entièrement encadrés par ce que commande leur texte sacré. Cette soumission, renforcée par le sentiment de piété et l’éducation, les habitue à l’obéissance, explique-t-il, et semble ainsi construire une seconde nature par laquelle ils sont très unis et distincts de tous les autres peuples.

Cette manière de gommer ce qui distingue les individus pour renforcer le sentiment de cohésion apparait très nettement dans la communauté des Danaïdes, décrites dans *Les Suppliantes* d’Eschyle. Elles parlent d’une seule voix, et affirment sans cesse leur respect et leur soumission envers leur père, et envers leurs dieux. Face à Pelasgos, elles se définissent avant tout par leur origine et leur histoire, et remettent sans cesse leur avenir aux mains de leur père, qui prend toutes les décisions.

Ainsi, la société impose des lois, des normes, nous pousse à nous identifier à un certain modèle qui semble pouvoir étouffer l’expression d’une personnalité unique et pleinement libre. Cependant, il faut se garder d’une vision trop pessimiste. Ces règles, suivant les sociétés, peuvent au contraire constituer la garantie d’une liberté réelle.

1. 1. Organisation garantit l’espace de liberté cf. Spinoza : “la fin de l’état est la liberté”. L’organisation des sociétés, l’affirmation du respect que chacun doit à la loi, est un moyen pour que chaque individu se sente protégé et puisse développer ses activités et se réflexions paisiblement. De plus, l’état est la seule possibilité pour parvenir, au-delà des désirs égoïstes qui semblent guider chacun, à définir et imposer à tous le bien commun. En effet, Spinoza explique qu’un état sera stable s’il profite aux citoyens (sinon, ils n’ont plus aucun intérêt à sacrifier leur droit naturel, et se rebellent), donc l’intérêt du souverain est de servir le bien commun.

ex. en obéissant à Etéocle, les hommes envoyés aux remparts, ou les femmes dont l’émotion doit être contenue, contribuent ensemble à défendre Thèbes : ils cherchent, comme le leur rappelle Etéocle, à protéger leur culture (langue), leur art de vivre (foyer, liberté politique) contre chaos qui menace et servitude

2. possibilité de se rebeller contre une loi injuste : c’est la responsabilité de chacun de développer une liberté intérieure face à ceux qui cherchent à exercer une emprise sur l’esprit, à soumettre les âmes. Spinoza évoque les dangers de la superstition, qui poussent “le vulgaire” à suivre aveuglément des meneurs ou des manipulateurs, en évoquant par exemple les Juifs excités par les pharisiens contre le Christ dans les évangiles. Il pense à la société de ses contemporains que guette le fanatisme. Il oppose à ces contre-modèles les “hommes d’âme fière”, capables de s’exprimer avec courage pour défendre leurs convictions même quand ils se savent en minorité. ex d’Antigone : responsabilité individuelle de ne pas tout accepter

3. Certaines sociétés sont oppressives et conformistes, mais on ne peut généraliser ce modèle. D’autres sont ouvertes et favorisent l’épanouissement de chacun en acceptant la différence et la contradiction. C’est ce type de société que cherche à défendre Spinoza, qui fait l’éloge d’Amsterdam : ville de commerce ouverte sur le monde, elle permet à des hommes d’origine et de religions différentes de cohabiter librement. Dans un monde moderne, où le réalisme économique prime, on fait plus attention à la solvabilité d’un partenaire potentiel qu’à ses convictions religieuses, assure-t-il. D’une manière comparable, Pelasgos tente de faire comprendre aux suppliantes venues d’Egypte, qu’à Argos ce n’est pas le souverain qui impose son choix, y compris pour ce qui lui tient à coeur, comme ici la demande d’asile de ces femmes désespérées : chaque citoyen est appelé à se prononcer par un vote, et tous, lui y compris, se soumettent à la majorité. Le modèle démocratique est celui qui respecte le mieux la liberté individuelle.

1. Margaret Thatcher fut première ministre du Royaume-Uni du 4 mai 1979 au 28 novembre 1990. Surnommée « La dame de fer », elle est l’incarnation du néolibéralisme. « Fringante » est ici employée de façon ironique et renvoie à la détermination implacable de la femme politique. [↑](#footnote-ref-0)